

avait un sens, qu'il apportait à sa manière un éclairage sur une époque terrible : la nôtre.

Dans votre livre, un personnage vous adresse des propos d'un anti-sémitisme incroyable. On peut rester de marbre face à cela ?

Il faut rester de marbre. Car l'important, pour moi, n'était pas de réagir, mais de témoigner. J'espérais que la colère immédiate cède le pas, un jour, à la colère littéraire. Et puis il y a le désir de savoir jusqu'où les choses peuvent aller...

En explorant Binori Town, une mosquée qui semble au cœur d'Al Qaïda, n'avez-vous pas eu peur ?

On n'est pas rassuré. On sait qu'on est en territoire ennemi et que, si on découvrirait ce que je venais vraiment faire là, je passerais un sale quart d'heure.

Bon. J'étais dans la maison du Diable. Mais je comptais sur mon étoile.

Au terme de l'enquête, vous désignez clairement le Pakistan comme État-voyou..

On a longtemps sous-estimé la menace. On a les yeux trop fixés sur le

Proche Orient, en oubliant l'Islam asiatique. Le but de mon livre est de donner un coup de projecteur sur cette partie du monde trop oubliée par les géopoliticiens.

Les gens font toujours comme si le destin du monde se jouait au Proche-Orient et en Israël. Non ! C'est une illusion. Il se joue bien davantage ici — du côté des meurtriers de Daniel Pearl et du Pakistan.

Enfin, reste-t-il de l'espoir ?

Quand les démocraties veulent, elles peuvent. Pourquoi ne pas durcir le ton avec les islamistes ? Pourquoi ne pas essayer de se demander ce qui se passe vraiment dans le trou noir de Karachi ?

Demander au Pakistan un contrôle strict de son arsenal nucléaire, ce serait infiniment moins difficile que de faire la guerre en Irak. ■

Recueilli par Dominique DELPIROUX

(1) À 19 heures, conférence dans le cadre d'une journée de l'amitié France-Israël, de 10 à 22 heures, au centre du Judaïsme, rue Riquet, à Toulouse.